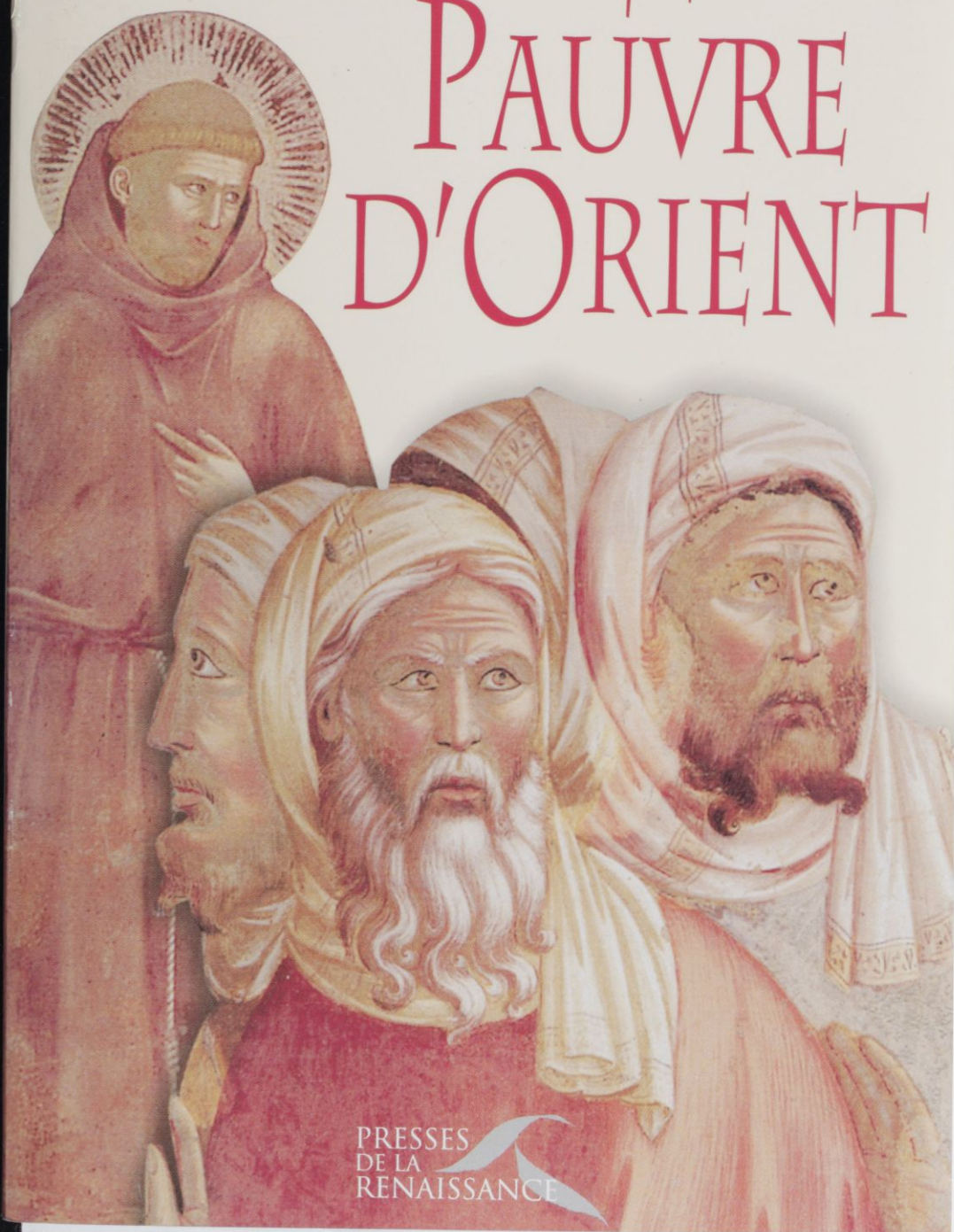


ALAIN
ABSIRE LE
PAUVRE
D'ORIENT



PRESSES
DE LA
RENAISSANCE

LE PAUVRE D'ORIENT

Du même auteur

Romans

- L'Homme disparu*, Albin Michel, 1979.
Roman d'une ville en douze nuits, Albin Michel, 1980.
Un vieux fusil italien dont plus personne ne se sert,
Calmann-Lévy, 1982.
Vasile Evânescu, l'homme à tête d'oiseau, Calmann-Lévy, 1983
(Prix Libre 1984).
118, rue Terminale, Calmann-Lévy, 1984, Le Livre de Poche.
Lazare ou le Grand Sommeil, Calmann-Lévy, 1985, Pocket.
L'Égal de Dieu, Calmann-Lévy, 1987, Le Livre de Poche
(Prix Femina 1987).
Baptiste ou la Dernière saison, Calmann-Lévy, 1990
Le Livre de Poche.
Jo... ou la nuit du monde, Calmann-Lévy, 1993.
Sulpicia, Zulma, 1993, Pocket.
L'Affaire Grimaudi (en collaboration avec Jean-Claude Bologne,
Michel Host, Dominique Noguez, Claude Pujade-Renaud, Martin
Winkler, Daniel Zimmermann), Éditions du Rocher, 1995.
L'Enfant-Lune, Julliard, 1995.
Alessandro ou la guerre des chiens, Flammarion, 1997.
Les Noces fatales, Flammarion, 1999.

Nouvelles

- L'Éveil*, Le Castor Astral, 1985.
Mémoires du bout du monde, Les Presses de la Renaissance, 1989.
Les Tyrans, Les Presses de la Renaissance, 1991.
Sénèque (en collaboration avec Joël Schmidt), Nouvelles Nouvelles,
Collection Triolet 1991.

Essai

- Alejo Carpentier*, Julliard, 1994.

37719266

ALAIN ABSIRE

LE PAUVRE D'ORIENT

PRESSES
DE LA
RENAISSANCE



B4 2002
73512

DL- 05.03.2002

09295

Ouvrage réalisé
sous la direction éditoriale d'Alain NOËL

Si vous souhaitez être tenu(e)
au courant de nos publications,
envoyez vos nom et adresse, en citant ce livre,
aux Éditions des Presses de la Renaissance,
12, avenue d'Italie, 75013 Paris.
Et, pour le Canada,
à Havas Services Canada Ltée,
1050, boulevard René-Lévesque Est
Bureau 100,
H2L 2L6 Montréal, Québec.

Contactez notre site Internet :
www.presses-rennaissance.fr

ISBN 2.85616.713.6

© Presses de la Renaissance, Paris, 2000.



Pour Christine

*Et lorsqu'il eut, par soif du martyre,
sous le regard superbe du sultan,
prêché le Christ et ceux qui le suivaient,
ayant trouvé ces peuples trop rétifs
à la conversion, et pour ne pas rester en vain,
il revint au fruit de l'herbe italique,
sur l'âpre roc entre Tibre et Arno
il reçut du Christ le dernier sceau
que ses membres portèrent pendant deux ans...*

Dante Alighieri, *Le Paradis*, chant XI.

Première partie

F RÈRE ILLUMINÉ DE RIETI n'est pas un grand saint, non, c'est un ingénu, que l'intime beauté de l'existence ravit. Il a un cœur tendre, une sensibilité ardente et délicate, une imagination pénétrante toujours en éveil. Courbant la tête en signe d'humilité, il accepte les corvées sans rechigner, et, les pieds crottés, on le voit mendier pour la communauté. Les enfants aiment ses histoires d'anges séraphiques et de diables ailés, mais lorsqu'il fait le pitre, les plus grands lui jettent des pierres pour le chasser. Quant aux parents, ils sont habitués à le voir danser à cloche-pied devant le temple de Minerve, au milieu de leur chère cité. En vérité, à bien y regarder, le lascar n'a rien de coquet. Il parle du démon sur un ton familier. Son froc pue la bouse et le lisier. Mal fagoté, mal épouillé, il a l'air branle d'un gai demeuré.

Certains disent qu'on l'a vu léviter à force de prier, et, chez les riches, il inspire un sentiment de crainte mêlé de pitié.

Aujourd'hui, le bienheureux titube d'allégresse.

« Alléluia ! Alléluia ! » Le ciel embaume. Légère comme la plume et le duvet, l'haleine du Saint-Esprit le frôle. Dieu comme il court ! Il va si vite qu'à flanc de colline ses jambes s'emmêlent et qu'il roule dans l'herbe odorante de juillet. Joie céleste, ils vont embarquer ! Grisé, il voit les richesses de la Terre promise baignées de rosée et les eaux du Jourdain s'écouler dans une transparente clarté. « À nous deux Jérusalem, écrin de sainteté ! chante-t-il de sa voix flûtée. Vite, François, le bateau est là, il faut te préparer... »

Les bras tendus, il embrasse l'horizon. Ceint de ses remparts, l'éventail d'Assise s'ouvre, nimbé de sérénité. La pierre couleur de miel étincelle. Vive splendeur ! Devant lui s'écartent les vergers d'un paradis, son chant d'amour s'élève, limpide comme le ciel d'Ombrie.

Parcourant les rues de la cité, il continue sa course effrénée. Deux gamins lui arrachent son capuchon, le plus méchant lui donne un coup de bâton. D'une pirouette, il leur échappe. Enfin, au pied des colonnes romaines, il trouve frère Léon, absorbé dans une confession.

« Gentille brebis de l'Enfant-Jésus, ah ! si tu savais ! s'écrie-t-il. À Ancône, une nef immense, dans laquelle tiendraient trois églises, est prête à prendre la mer avec, à fond de cale, une armée de mille croisés. Gessepio me l'a dit : c'est à Saint-Jean-d'Acre qu'ils vont débarquer, ils peuvent nous emmener ! Il faut trouver François et le lui annoncer ! »

Surpris, frère Léon lâche le marchand en suspens entre deux péchés. Il n'a pas le temps de demander quand ce vaisseau doit partir ; au comble de l'exaltation, son compagnon disparaît dans le clocher.

Au-dessus des toits de tuiles dorées, Illuminé saisit la corde qui pend. Enjambant le parapet, il se laisse choir. Son poids plume pèse sur la cloche, qui se met à carillonner. En haut, en bas, il est aspiré. Gonflé par l'air qu'il déplace, son froc effiloché se retourne et ses jambes bringuebalent. Il rit à gorge déployée. Dans un radieux tintamarre, il avertit François di Bernardone qu'une chose merveilleuse va arriver.

Mais ce charivari ne se révèle d'aucune utilité. Personne n'est alerté.

Redescendu sur terre, Illuminé de Rieti court à Santo Stefano, où il trouve l'abside vide. Le corps fourbu, suivant les conseils mal avisés de Porporino Spolenti, il rejoint en vain la Rocca Maggiore ; claudiquant à faire pitié, il monte au-delà du champ d'orties, à la cabane Sainte-Marie où l'on prêche souvent aux sans-abri...

Moulu, la lippe contrite, il regarde du côté de Saint-Damien. C'est là que le crucifix a parlé à François et, chaque fois qu'il s'approche, il en a les poils hérissés.

Entouré de sa couronne d'oliviers, le pieux asile où loge la compagnie des Pauvres Dames est auréolé de paix. Le frère reprend sa respiration. La misère de ses sandales foule la poussière du parvis et son âme s'emplit du parfum céleste de sœur Claire Scifi, qui habite ici. La quiétude revient en lui. Il se rafraîchit avec l'eau du puits, il en est tout ragaillardi.

Dans le chœur fruste aux bancs à peine dégrossis, il pointe l'extrémité de son nez à la petite grille derrière laquelle les saintes reçoivent l'eucharistie... *Eh, oh, réfléchis un peu !* se dit-il, soudain très malin. *À cette heure, elles prient dans le jardin...* Comme s'il tenait

les clés du paradis, il se faufile sous l'escalier, mais sœur Agnès l'empêche d'aller plus loin... Pourtant, sur la terrasse au-dessus de la vallée, il aperçoit François, et Claire telle une fleur printanière. Ah ! ces deux-là, comme il les aime ! Il saute sur place, agite les bras, mais, sous le ciel qui s'assombrit, nul ne le voit. Ces silhouettes là-bas, celle de la jeune femme voilée au buste élancé, sœur des âmes ulcérées, et l'autre, celle de cet homme déjà âgé, frère des pauvres défavorisés, semblent flotter dans une félicité à laquelle nul hormis eux n'a accès.

Tandis que la nuit glisse sur les collines de l'Ombrie, éreinté par sa journée, Illuminé se recroqueville en travers de l'allée.

Désespéré, il ne tarde pas à s'endormir à l'entrée du jardinet.

Seule la main délicate de Claire, faite pour panser les plaies, parvient à le tirer d'un sommeil dans lequel une multitude de cloches continuent de sonner au sommet d'une multitude de clochers... Plus céleste que terrestre, sous le ciel ébouriffé d'étoiles, la pieuse vierge lui demande ce qu'il fait.

« François, quelque chose est arrivé ! Mais quoi ? s'écrie le bougre, les idées chamboulées. Ça y est ! J'ai trouvé ! » claironne-t-il quand il a repris pied.

Ancône, la nef, les croisés... Il sort en vrac ce qu'il sait. François tressaille. La sainte Jérusalem enfin, blessée, mais resplendissante sur la montagne à deux sommets ! Une lueur baigne son visage. Ses lèvres, autour desquelles parfois se creuse une terrible amertume, se serrent pour retenir un grand cri. Cette fois, ni la tempête ni la guerre ne l'arrêteront, c'est cet

aboutissement que son cœur voulait... De nouveau, le tendre fourmillement parcourt Illuminé de la tête aux pieds. Quelle douceur, cette aile duveteuse qui le soulève vers l'infini ! La merveilleuse nouvelle, c'est lui qui l'a annoncée ! Choisi par Dieu, il en est le héraut pour l'éternité.

« J'ai douté, je me suis impatienté, mais c'est là-bas que je dois aller secouer la poussière du chemin que Dieu m'a toujours montré..., ajoute François. La route sera escarpée, et le sol plus dur que celui des monastères. Mais quelle consolation, une fois le voyage achevé !

– Que répondrai-je à ceux qui t'attendent ? lui demande Claire Scifi.

– Dis-leur que je reviendrai quand tout sera accompli.

– Ce sera long...

– Une éternité, il y a tant de cœurs à soulager. »

La mère fondatrice des Pauvres Dames pâlit. Puis elle prend sa main et la baise dans un geste exquis.

ILS ÉTAIENT DES MILLIERS, ce printemps-là, à prendre la mer. Depuis que Jean de Brienne, roi de Jérusalem, avait mis le siège devant le port de Damiette, chevaliers et pénitents avaient entrepris de rejoindre les barons partis deux ans auparavant pour libérer le saint sépulcre. Sur chaque navire assurant le commerce avec le Levant, au cri de « Dieu le veut ! », on voyait s'entasser des peuplades de pénitents armés et de gueux belliqueux. À Ancône, on avait même construit une nef énorme à coque large recouverte de poix et de goudron, une arche de Noé, avec trois mâts et quatre ponts, capable d'acheminer neuf cents croisés, et d'accueillir pêle-mêle épouses et enfants, chevaux, chiens, chevaliers et brigands.

Tandis que l'on voguait sur une mer agitée, dans l'entrepont de ce bâtiment guerrier, au milieu des barils d'eau douce, cordages et machines de guerre, un pèlerin en sandales et robe rapiécée se tenait parmi ses compagnons. Il s'appelait François di Bernardone et bénéficiait d'une certaine renommée.

À ce que l'on disait, il ne possédait rien, se mortifiait et se contentait de prier. On prétendait aussi qu'il guérissait les maladies du corps, parlait aux bêtes sauvages et connaissait les incantations qui chassent les démons de l'âme.

C'était un individu de quarante ans, frêle et de petite taille, avec une tête osseuse, un teint blême, des cheveux tonsurés ras et grisonnants. Sa barbe était blanche, et son regard sombre enfoncé dans ses orbites brûlait d'un vif éclat. Sur ses joues sèches, au milieu de ses traits un peu grossiers, couraient deux sillons, profonds comme des cicatrices. Ses mouvements étaient lents et, sous sa tunique élimée, sa poitrine était creuse et ses épaules voûtées. Quand on lui disait quelque chose, il répondait d'un mot ou d'un geste de paix. Il ne tenait pas à manger et n'aurait rien pris si l'on n'avait placé la nourriture à ses pieds. Silencieux depuis qu'il avait embarqué, il semblait peu soucieux du monde environnant. Il ne paraissait pas triste, non, au contraire, ni inquiet de quitter la ville d'Assise d'où il venait... Cependant, nul se s'y fiait, et son air bizarre inspirait une certaine crainte aux passagers qui le côtoyaient.

Souvent en méditation comme lui, onze frères l'accompagnaient. D'autres, parmi ses disciples, voyant que le bateau surchargé ne pouvait les contenir, avaient dû renoncer à monter à bord. Beaucoup avaient pleuré sur le quai, à l'instant où François di Bernardone s'était éloigné. Debout maintenant, sur le pont fouetté par le vent, les missionnaires se serraient, comme pour se protéger des épreuves qui les attendaient. Seul l'un d'entre eux, un vrai loquaceux, dont le visage lisse paraissait radieux, se tenait à l'écart. Nullement inquiet de l'atmosphère qui régnait

sur cette nef où chevaliers, écuyers et vauriens édentés se côtoyaient, il observait tout : l'écume des vagues frappant la coque, les voiles triangulaires ornées de grandes croix d'or que le vent gonflait, le vol des oiseaux noirs qui tournoyaient, leurs vastes ailes déployées... Souvent, son regard s'élevait vers les nuages et il semblait remercier le ciel et les courants qui l'entraînaient vers l'Orient. Ce n'était pas un gail-lard non plus. Ses bras d'une maigreur extrême semblaient n'avoir jamais rien porté, et sa barbe était clairsemée. N'ayant ni mère ni père, il ne laissait à terre aucun être cher. Souvent, il chantait ou se mettait à sautiller en déclamant des sornettes que nul n'écou-tait. Ébloui par l'éclat de son propre idéal, ce bougre méritait bien le nom de frère Illuminé.

L'autre personnage remarquable dans cette bande de déguenillés était d'âge mûr et solidement char-penté. Avec son visage large, sa barbe rousse et ses cheveux ébouriffés, il dépassait toute la fratrie d'une tête. Docteur en droit, chanoine de son état, il se nommait Pierre Cataneo. Prêtre et confesseur, il était de ces êtres qui inspirent confiance. Sur le bateau, cependant, la chaleur et le roulis l'indisposaient. Dès que la nuit d'encre confondait la mer et les cieux, il paraissait inquiet et priait comme s'il eût craint l'obscurité.

Bien qu'à bord l'on sût que François di Bernardone avait reçu du pape l'ordre d'aller prêcher la pénitence sous les remparts de Damiette, la nouvelle Babylone, Français, Italiens et Frisons le tenaient en quaran-taine. C'étaient des bras armés que les croisés récla-maient pour rendre les églises d'Orient aux croyants. Des exaltés en mal de sainteté, louant le ciel et la paix, on en avait vu assez, depuis trente ans que Jérusalem

était retombée. Ceux-là n'avaient réussi qu'à retenir les guerriers, ramenés en arrière comme des faucons par les cordes des fauconniers. Il s'agissait pourtant d'un combat au corps à corps. Pour l'emporter, aimer le sang était une nécessité. Que ces contemplatifs, sans éducation militaire, puissent se métamorphoser en vengeurs du Christ humilié, nul n'y croyait.

Après une semaine de mer, un événement survint qui changea les dispositions d'esprit de nombre de truands et de chevaliers.

Un autre navire en effet se trouva rejeté par le flot contre celui d'Ancône et menaça de le heurter. Le creux des vagues rabattait l'un vers l'autre les deux bateaux qui tentaient de s'échapper. Impossible de faire demi-tour, sous peine de se jeter sur les rochers ! Au premier choc, on entendit le craquement des coques. Beaucoup, parmi ceux qui avaient fait le vœu de chasser l'infidèle, virent la fin de leur équipée. À peine partis, déjà noyés... Du château avant au château arrière, du quatrième pont jusqu'à fond de cale s'éleva une clameur. De toutes parts, on entendit les gémissements de ceux qui confessaient leurs péchés. Pour s'en tirer, beaucoup, croyant l'autre bateau plus solide que le leur, sautaient par-dessus bord. Certains quittaient leurs vêtements et liaient à leur taille l'or qu'ils possédaient, au cas où ils pourraient s'échapper. Alors que la panique gagnait, au lieu de se sauver, les frères mineurs s'étaient agenouillés au pied du mât et priaient. Bien qu'effrayés, le géant à barbe hirsute et la bande d'originaux qui l'accompagnaient restaient rassemblés. Plusieurs marins, prenant François di Bernardone et son frère Illuminé en pitié, les pressèrent

d'entrer dans une embarcation attachée à la hauteur du second pont.

« J'ai dû remettre deux voyages, l'un à cause de la tempête, l'autre à cause de la maladie, répliqua l'homme d'Assise. Cette fois sera la bonne car j'ai juré d'évangéliser le monde entier. »

Un paquet de mer l'atteignit de plein fouet et, le prenant pour un fou, ceux qui voulaient le sauver décidèrent de le laisser.

« Je vous commande de rester ici à prier Dieu, car la prière est le principe, le moyen et la fin de tout bien... », lâcha-t-il quand la moitié des siens voulurent prêter main-forte à ceux qui, armés de gaffes, tentaient de repousser le bateau oppressant l'armée croisée. Puis bras écartés, visage tourné vers le ciel, à mi-voix, il poursuivit :

« Amour Jésus, Amour si désirable,
Amour, je veux mourir en t'étreignant !
Amour, Jésus Amour, mon doux Époux,
Amour, Amour, je te demande la mort,
Amour, Jésus Amour, si tendrement aimé,
Tu viens à moi pour me transformer en toi.
Je crois que je vais étouffer.
Je ne sais pas, Amour, où je me trouve,
Ô Jésus, mon espérance,
Jette-moi dans un abîme d'amour... »

Frère Illuminé et un autre barbu, appelé Philippe, que l'on voyait souvent en train de lire et de compter, s'efforçaient de l'imiter, mais, tandis que l'embarcation tanguait et que les coques se frôlaient, la plupart jetaient alentour des regards effrayés. Pour le comte Roland, dont le château s'élevait sur la route de Sienne, l'affaire était entendue : cet insensé

considérerait la peste et les autres maux comme un châtiment divin auquel on ne doit pas tenter d'échapper. À quoi serviraient ces gueux dépenaillés en Terre sainte ? Ils iraient, proclamant leur croyance et se flagellant pour aider Dieu à sauver les âmes des croisés. Il se les représenta, marchant deux par deux sur les sentiers caillouteux, les yeux creux, si émaciés que leur extase seule les soutenait... Jusqu'au jour où, d'un coup de cimeterre, ils trouveraient le martyr qu'ils recherchaient.

Tandis que ces écervelés remettaient leurs âmes à Dieu, comme Ornulfio, son écuyer, Roland saisit une lance pour repousser la seconde nef qui revenait. Mais, sous la violence du coup porté, le fer se planta dans l'autre coque et son arme lui fut arrachée. Il y eut un heurt qui précipita au sol la moitié des passagers. Cependant, au lieu de briser les deux étraves, le choc rejeta l'embarcation des croisés à bâbord et laissa la roche à tribord. Quant à l'autre bateau, il se trouva si près du rocher qu'il sembla condamné à s'y écraser. Or, contre toute attente, ayant cargué ses voiles et mouillé son ancre, il s'immobilisa et s'échappa de justesse au lieu de sombrer. Ignorant ce qui se passait, l'homme d'Assise continuait à prier, mais si humblement qu'il était impossible d'entendre ses paroles.

Comme Roland de Sienne, beaucoup se demandèrent si les supplications de ces drôles n'avaient pas été exaucées. Certains crurent en un dénouement miraculeux et se sentirent protégés désormais. Seuls se tinrent cois ceux qui, bien imprudemment, avaient jeté leur or et leur argent dans l'autre navire, avant que les vagues ne l'aient définitivement écarté.

Cela faisait vingt jours qu'on était parti. La cale s'était remplie de rats pelés qui se faufilaient dans les garde-manger, laissant fromages et harengs à moitié dévorés. On avait même retrouvé des hosties non consacrées à demi grignotées. Les marins semblaient exténués. Ceux qui enroulaient les cordages et ramenaient les voiles le faisaient avec l'air dégoûté de gens condamnés à plus mettre pied à terre. De nombreux croisés avaient été atteints de gale et de diarrhée. L'un d'entre eux, un Hongrois, était mort complètement vidé. Quant aux autres, ils restaient couchés sur des litières, gémissant à cause du feu qui les consumait. Au large de Cythère, une querelle avait éclaté sur l'entrepont. Un Bavarois soudard et un Normand, qui hurlait qu'on l'avait volé, s'étaient mutuellement poignardés. Depuis, on s'épiait. Entre chrétiens, l'atmosphère s'épaississait. Le lendemain, sur le deuxième pont, on avait retrouvé un ribaud du Nord étranglé. Un vantard qui s'était fait tatouer la croix de l'armée au milieu du front — persuadé d'être une espèce de sauveur — avait tenté de soulever les Flamands contre le reste de l'équipée. On s'en était remis à François di Bernardone, mais, d'une voix claire, celui-ci s'était contenté de parler de concorde et de paix.

Ce jour-là, à fond de cale, avec quatre de ses compagnons, il avait entrepris d'assurer le fourrage aux chevaux suspendus par des sangles et d'enlever le fumier qui empestait. Frère Philippe ayant protesté contre cette idée, il l'avait désigné pour l'accompagner. « Celui qui obéit en murmurant est comme le chevalier désarmé qui, entrant dans la bataille, est jeté à terre par ses ennemis et emprisonné », lui avait-il lancé. Une telle âpreté avait surpris frère Égide,

disciple de la première heure, garçon sans feinte ni duplicité. Chargé de fouetter les pauvres bêtes, dont les sabots touchaient à peine le sol, afin de leur dégourdir les jambes, il regrettait de n'avoir pas été choisi pour se souiller les mains dans le fumier. Écrivain et notaire, Philippe était un lettré, toujours attentif, il aimait s'occuper de la santé de François, et son âge avancé le mettait à l'abri des tâches les plus ingrates. Mortifié, le malheureux brassait la paille souillée : pourquoi cette rudesse envers lui ? On était sur la route de Jérusalem, or depuis le miracle au large de Brindisi, le vaisseau et les hommes semblaient enveloppés dans un même remords, comme s'ils avaient blasphémé. La colère couvait et François se tenait en retrait. C'était incompréhensible. À côté d'Illuminé, dont le visage restait empreint de bonheur extatique, cela jurait.

Quand la nuit fut venue, sous la faucille de la lune, frère Égide s'adressa au maître de la confrérie pour lui faire part de ses craintes.

« J'ai tant attendu de me jeter dans la mêlée, et je te vois si absorbé, que je m'inquiète de ce que nous allons trouver une fois débarqués, confia-t-il.

– Infiniment de secours à apporter : voilà ce qui nous attend en Orient, répliqua François, les yeux fixés sur la mer dont la surface noire frissonnait. Il y a tant de consciences à remuer, tant d'amour et de paix à donner !

– Mais c'est la guerre et, même sur ce bateau, le sang a coulé ! lâcha Égide, la tête baissée entre ses genoux écartés.

– Deux hommes se sont poignardés, un autre a été assassiné, il n'y a là rien d'extraordinaire. À bord, trop

de gens sont mélangés, c'est normal qu'ils se querellent... »

La torche qui brûlait sur le pont éclairait à demi le visage de François. Jamais ses joues décharnées n'avaient paru plus creusées. Jamais la peau de son crâne n'avait semblé plus desséchée. Son profil cependant révélait une grande dignité. Toute la fierté de la chrétienté s'y lisait.

« Cela n'a pas d'importance, n'est-ce pas ? reprit Égide. Nous leur apprendrons la compassion et ils finiront par s'aimer les uns les autres. »

François resta silencieux un moment, puis il posa une question qui surprit Égide. Il lui demanda s'il croyait la guerre nécessaire à la conquête de la paix. Après quelque hésitation, le pauvre frère répondit que non, car il ne se sentit pas le courage de révéler le fond de sa pensée.

« Nous n'aurons que notre voix pour épée, dit François. Quoi qu'il arrive, nous resterons unis au Seigneur, dans l'oubli de nous-mêmes, dans la contemplation et la douceur.

– Peut-être sommes-nous trop téméraires, ou aveuglés par notre soif d'être exemplaires...

– Des choses admirables vont survenir, frère Égide. Soyons prêts ! La fièvre des saints nous dévore. Ce spasme d'amour et de sacrifice nous ôte le sommeil et la faim. Ce serait trop simple de n'offrir que le martyre de notre cœur à Dieu, de n'être que des martyrs de désir. »

Trop ému pour répondre, Égide se blottit contre son maître. Durant les jours précédant l'embarquement, François avait été si plein de confiance et d'allégresse ! C'était tellement rare de le voir s'interroger, il n'aimait pas ce que cela présageait. Alors que les

autres dormaient, il ne voulut pas s'écarter et demeura ainsi jusqu'à ce que la première lueur de l'aube traverse l'épaisseur de la nuit.

Le lendemain, frère Égide se sentit très seul. Non parce que personne ne s'occupait de lui ni ne lui adressait la parole, mais parce que la lumière qui le guidait défaillait. Seul, il l'avait d'ailleurs toujours été, jusqu'à ce que jadis, à l'âge où d'autres se mariaient, il eût rejoint la cellule de fascines et de branches construite par frère Bernard de Quintavalle et Pierre Cataneo, et qu'il se fût installé auprès de la minuscule église de la Portioncule, où François s'entretenait avec le Crucifié. Ensuite, entre les tâches dont il s'acquittait : vannerie, ramassage et vente du bois, pour que la confrérie eût à manger, il avait encore éprouvé cette solitude, puis loin de son frère fondateur, à Saint-Jacques-de-Compostelle, puis en Tunisie et en Terre sainte, lorsqu'il avait été envoyé en éclaireur, pour prêcher. Être malade ou inquiet auprès de François, c'était pire qu'être séparé de lui. Or, cela faisait trois jours que le *Poverello* ne s'était pas alimenté, et ses mots sonnaient d'une façon lugubre. Sur le château avant, le soleil était ardent, pourtant il négligeait de se tenir à l'ombre, et les frères parlaient à voix basse pour ne pas le déranger. Mais à quoi bon se tourmenter ? Trop de tristesse et de faiblesse empêchait l'homme de faire le bien auquel il se destinait. Que pensait-il trouver sous les remparts des villes assiégées, des saints déguisés en guerriers ? Entrer nu dans la bataille et combattre désarmé ne l'avaient jamais effrayé. Outre-mer, frère Élie, ministre provincial de Syrie, les attendrait et les guiderait, jusqu'au cœur des armées croisées. Hélas !

quand il le lui avait rappelé, François avait répliqué qu'Élie Bombarone mourrait hors de la confrérie, après avoir apostasié.

Plus tard, dans la journée, il avait encore tenté de s'adresser à lui.

« Si tu veux bien parler, Égide, deviens muet ; si tu veux bien cheminer, reste immobile et chemine en pensée », avait répliqué François, les mains pressées sur sa poitrine.

Considérant la peau de son front, que le soleil avait brûlée, la mort dans l'âme, Égide n'avait pas insisté.

Heureusement, à l'heure de complies, alors que le soir revenait, frère Illuminé ramena un peu de clarté. Avec sa singulière naïveté, il entreprit de raconter le rêve qu'il avait fait.

« Vous dormiez, mes frères, dans un bateau grand comme une ville, et moi je priais ! commença-t-il, un doigt tendu vers le ciel. Tandis que je m'entretenais avec l'archange Michel, par la porte de l'entrepont, je vis surgir une multitude de démons avec trois fronts rugueux et trois gueules ouvertes. L'un d'eux me reconnut, c'était le plus hideux, avec du crin pour cheveux, trois têtes et six cornes violettes. Dans le tumulte, la horde velue décida de me livrer bataille ! Les ailes repliées, tout griffus, ils s'avancèrent pour m'attaquer ! L'un, le poil roux, m'empoigna par ici, un autre, les narines pincées, chauve et pelé, me prit par là. Me poignardant de ses trois paires d'yeux, le plus méchant me tira par cette jambe, et l'autre, une teigne aux oreilles effilées qui poussait des cris de hyène, me mordit au milieu du mollet. Celui-ci me menaçait du feu brûlant, celui-là, dont l'haleine puait, me reprocha d'être moi tout simplement. Quand j'eus l'orteil brisé, je ne pus m'empêcher de hurler. "Esprits

malins, vous ne pouvez rien si ce n'est la main de Dieu qui vous le permet, me mis-je à crier. Voilà pourquoi je vous autorise à faire de moi ce que vous voulez !” Leurs fronts se crispèrent, ils me traînèrent parmi vous que rien ne réveillait. Des vexations et des tourments, j'en subis ! Tant et tant que je repris : “Mon Seigneur Jésus-Christ, je te remercie de me punir en ce monde plutôt que dans l'autre. Je supporterai tous les maux que tu vas m'envoyer pour mes péchés !” Entendant cela, les démons suffoquèrent et, vaincus, me lâchèrent sans heurt ni blessure. Ils disparurent aussi vite qu'ils étaient venus, mais en boitant et à cloche-pied, comme si c'étaient eux qui avaient été battus. »

Le voyant imiter les diables estropiés, les frères s'esclaffèrent. « Heureux celui qui se connaît et qui se condamne lui-même sans attendre le jugement éternel », dit François.

Joyeux de l'avoir fait parler, Illuminé se mit à chanter en français. Sur le bateau, tout était calme, Égide se sentit apaisé. Il pensa qu'autour d'eux beaucoup d'hommes voulaient la guerre, parce qu'elle est une sorte de simplification, une marche vers le paradis, donc un soulagement de l'esprit. L'idée de la bataille excitait l'imagination des croisés. Ils étaient les anges, qui se battaient contre des démons pires que ceux à triple gueule de frère Illuminé. À Jérusalem ! Ils voulaient en être ! Aller à la guerre les obsédait. Cela passait avant la concorde et la bonté, François le savait. Adoucir les loups était la tâche qu'il s'était fixée. Il la remplirait, car devant l'adversité jamais le courage ne lui manquait.

ILS FIRENT ESCALE à Chypre pour se ravitailler. Puis ils reprirent la mer et, au bout de cinquante-quatre jours semés d'épreuves, jetèrent l'ancre au large de Saint-Jean-d'Acre. De nouveau, François proclamait que, pour l'homme aimé de Dieu, la souffrance se change en bienfait. Son regard était plein d'énergie, son œil vif épiait à la dérobée ce qui se présentait.

Sitôt débarqué, il se prosterna et embrassa la Terre promise qu'enfant il rêvait de fouler. Ses frères formèrent une ronde autour de lui et ils entonnèrent le chant sacré :

« Mes pas se sont arrêtés devant ton palais,
Jérusalem.

Jérusalem, paix à tes remparts, à tes tours
crénelées.

Pour ton armée, paix sur toi Jérusalem, paix. »

La vibration de l'air, l'éclat de la lumière, la blancheur du ciel et de la poussière... Il avait tout imaginé,

durant tellement d'années ! Maintenant, alors que sa vie se terminait, il y était, il posait ses pas là où le Christ avait marché.

Suivi de près par Pierre Cataneo, dont on voyait de loin la tignasse flamboyer, et par Illuminé, dont l'ingénuité le confortait, il se rendit à la chapelle de la confrérie où l'attendait Élie Bombarone.

La troupe faisait plaisir à voir. Merveilleuse pensée : ils étaient en Palestine ! Tous les douze, au royaume du Christ-Roi dépossédé. Bien qu'affaiblis par le jeûne qu'ils s'étaient imposé, ils étaient les hérauts du plus glorieux des chevaliers. Frère Philippe aussi en pleurait. Quant à Égide, qui savait pour y être déjà venu prêcher dans quel genre de ville ils mettaient les pieds, il regrettait que François ne l'eût pas écouté quand il l'avait prévenu de ce qui l'attendait vers ces quartiers où tant de chrétiens, pensant faire en même temps fortune et pénitence, s'étaient imprudemment installés.

Sitôt entrés dans la cité, ils furent interpellés par une horde de pouilleux décidés à les harceler. La puanteur leur donna la nausée. Dans une ruelle tortueuse où la poussière tourbillonnait, une femme à bec-de-lièvre s'accrocha à la robe de frère Pellegrino. Ses doigts étaient comme des serres et, tandis qu'elle réclamait un peu de monnaie, un filet de bave mousseuse s'écoulait de sa lèvre fendue. Un gueux à la face grêlée agrippa les jambes de frère Cesaïre de Spire tant et si bien qu'il le fit s'affaler dans la poussière, et un enfant, avec l'œil crevé, supplia frère Colombe de l'emmener là où il allait. Tandis qu'ils entraient dans un quartier encombré d'hommes armés dépenaillés, regorgeant de gargotes et de cabarets, la voix à demi couverte par un chant d'ivrogne, François, dont le pas

était moins assuré, posa une étrange question. Il demanda à ses compagnons ce qu'ils pensaient de cette obscurité en pleine journée.

« L'obscurité ? Quelle obscurité ? » Ils le dévisagèrent étonnés. « Il n'y a pas d'obscurité ici. C'est l'été, au contraire, et il faut se protéger de la lumière.

– Le ciel est sombre, la nuit tombe.

– Ah !... »

Qu'est-ce qu'il racontait ? La réverbération du soleil sur la mer l'avait aveuglé.

François promena un regard méfiant de l'un à l'autre, comme s'ils avaient décidé de le tromper. Tous assurèrent qu'il faisait grand jour.

Ils continuèrent leur chemin jusqu'à ce que, surgissant d'une porte qui ressemblait à un trou noir, une femme, poursuivie par un croisé dépoitraillé, se jetât entre leurs pieds. Tandis qu'elle trébuchait, François la considéra d'un air inquiet. Elle noua ses bras autour de son cou et, le voyant si décharné, se mit à rire à gorge déployée. Pierre voulut la repousser, mais Égide l'en empêcha. La garce empestait le vin aigrelet. Elle lâcha deux phrases dans une langue gutturale, puis, entraînée par le chevalier, dont la poitrine nue sous la croix décousue suait, elle disparut en vociférant au bout de la rue.

Ils trouvèrent Élie Bombarone occupé à soigner un goitreux, dans son cloître aux colonnes de terre battue. Il ne portait plus la tonsure, ses cheveux gris dégringolaient sur ses épaules et sa longue barbe le défigurait. Il avait vieilli de dix années. Quand il vit François, son visage se mit à rayonner.

« Enfin, te voici ! Tu es là ! Loué soit Jésus-Christ ! » dit-il d'une voix tremblante de joie.

Oubliant cette fierté qu'on lui reprochait, il se jeta à genoux, aux pieds du *Poverello*.

« Ai-je dont tant tardé ? demanda François en lui tendant ses mains pour qu'il pût les embrasser.

– Nous avons cru la guerre finie, mais les pèlerins armés sont revenus. Leurs chariots ont envahi Acre, répondit Élie Bombarone. Depuis, il n'y a plus de loi, et la lèpre inonde la terre. Mais te voici, frère tant aimé. Quel réconfort, tout va changer !

– Je t'ai envoyé à la conquête des âmes, Élie, et, quand je te retrouve, après trois ans seulement, tu te plains..., lâcha tristement François.

– Beaucoup de ce que nous avons bâti a été détruit. Toujours, il faut relever ce qui s'est écroulé et reconstruire. Toujours, il faut opposer la tendresse et la compassion à la méchanceté. Nous donnons l'exemple, mais la force vient à nous manquer.

– Pour le cœur qui brûle de charité, il est facile de se sacrifier », dit François.

Oubliant ce qu'ils venaient de découvrir dans Acre, la plupart des compagnons paraissaient indignés. Égide repensa aux paroles prononcées sur le bateau, prédisant qu'Élie Bombarone mourrait après avoir apostasié, et il en eut le cœur serré, car il lui apparut que François avait cessé d'aimer le premier de ses frères missionnaires.

Avait-il compris ce que l'on pensait de lui ? Toujours est-il qu'à l'heure de partager le repas, Élie Bombarone parut s'être repris. Bien que François, voyant sur la table de la purée de pois et quelques galettes de pain frais, lui eût reproché d'avoir préparé trop à manger, il entreprit de raconter ce qui se passait

depuis que l'invasion franque avait recommencé. Jean de Brienne avait rompu la trêve, expliqua-t-il. Il voulait reconquérir Jérusalem, dont pourtant al-Adel « le Juste » gardait les portes ouvertes. Sous la pression de ses messagers, le pape avait accepté de prêcher la levée de nouvelles armées et, croyant que des fiefs étaient à prendre et des richesses à amasser, des centaines de bateaux avaient amené des hordes de brigands impatients de se racheter, de colons et de guerriers croisés puissamment armés. Accusé par les siens d'avoir déserté la cause du Jihad par amitié pour Richard Cœur de Lion, al-Adel, malade et désillusionné, avait résisté, jusqu'à ce qu'une bande d'Allemands pillent les villages de Galilée, châtrant les paysans, violant les femmes et les éventrant sous les yeux de leurs enfants. Maintenant, voulant fermer l'accès du Nil et contraindre les Sarrasins à rendre Jérusalem, l'armée s'était rassemblée en Égypte, devant le port de Damiette. Mais Malek al-Kamel, fils du sultan trop âgé pour tenir une épée, empêchait les Francs de l'encercler.

« Veux-tu dire que c'est là-bas qu'il faut aller ? demanda François.

– Seuls restent ici ceux qui refusent d'affronter l'armée sarrasine. Des lâches, des miséreux, des débauchés, voilà devant qui il nous faut prêcher. Le cœur rongé par la vermine, ils n'entendent rien, ils sont damnés. »

À la nuit tombée, François pria longuement, puis, couché à même la terre, entre Égide et Illuminé, il resta à songer à toutes ces âmes abandonnées. Les gens d'Acre se disaient chrétiens, mais il n'en était rien. Et alors ? Jésus-Christ aussi avait aimé le scandale. Le regard qu'il avait jeté sur Dieu avait scandalisé